

Patchwork

Patchwork de phrases tirées de livres

1. La lune se leva comme un disque brillant, et une ombre terrible tomba sur le sol blanc. (Petit Gruffalo, Donaldson/Scheffler)
2. Dans le prolongement des bras tendus vers les autres apparaissent, entre ombre et lumière, des visages (Pandemia, Thilliez)
3. Le lendemain, très tôt, j'ai quitté l'hôtel et cherché un endroit pour boire un café (Rendez-vous à Parme, Lesbre)
4. La chaleur était torride dans la vaste plaine (Ceux qui sont restés à l'Est de la Bérézina, Marlier)
5. « Le cri de joie ! Le cri de joie ! Achetez le cri de joie ! » (La colline aux corbeaux, Bernard/Faure)
6. Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison (La dernière nuit du Raïs, Khadra)
7. Les grandes personnes sont bien étranges (Le Petit Prince, Saint-Exupéry)

La lune se leva comme un disque brillant et une ombre terrible tomba sur le sol blanc. Nous venions d'arriver sur la plage, plage où nous n'étions sans doute pas seuls car nous entendions des voix. Et c'est à ce moment que **dans le prolongement des bras tendus les uns vers les autres appaurent, entre ombre et lumière, des visages.** Des vacanciers comme nous mais qui, visiblement, auraient préféré être seuls. Alors nous avons regagné notre hôtel.

Le lendemain, très tôt, j'ai quitté l'hôtel et cherché un endroit pour boire un café. Me voici installée sur la terrasse. **La chaleur était torride dans la vaste plaine.** Le lieu n'était guère fréquenté à cette heure-ci. C'était un assez grand calme, jusqu'à l'arrivée de cette personne tenant en mains un joli livre coloré dont elle criait le titre pour nous inciter à l'acquérir : « **Le cri de joie, le cri de joie ! Achetez le cri de joie !** ».

Et alors un garçonnet, avide de lectures drôles, s'est mis à harceler sa maman pour qu'elle le lui offre, alors qu'il la sait pratiquement sans le sou. Loin de se laisser faire, elle lui fait la leçon : « **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison** ».

Mais je suis surprise lorsque je la vois dépenser une belle somme dans la boutique voisine d'où elle ressort vêtue d'une splendide robe.

Qu'a dû penser son garçonnet ? Sans aucun doute : que **les grandes personnes sont bien étranges.**

Nous nous étions installés à l'hôtel dans une atmosphère tendue, mon fils et moi. Alors qu'il s'était assoupi, je regardai à la fenêtre, pensif. La rue était sombre et déserte.

La lune se leva comme un disque brillant et une ombre terrible tomba sur le sol.

Je ne pouvais voir distinctement, mais l'angoisse me saisit. De la fenêtre opposée tombaient de lourds objets désarticulés. Une fois au sol, ils s'agitaient désespérément. C'étaient des êtres humains qui criaient au secours. **Dans le prolongement des bras tendus les uns vers les autres apparaissent, entre ombre et lumière, des visages.** Je crus distinguer des enfants.

J'étais apeuré, dans un état de sidération, incapable de bouger une oreille.

J'avais eu une journée épouvantable. Ma femme m'avait jeté dehors comme un malpropre, et mon fils m'avait accablé de reproches. Le voyage jusqu'à l'hôtel avait été rude sous le soleil car **la chaleur était torride dans la vaste plaine.** Dans la carriole qui nous menait à la ville, mon fils n'avait pas supporté mon humeur larmoyante et mes reniflements de désespoir. Il s'était moqué de moi et m'avait couvert de ridicule en faisant mine de me présenter à la foule comme le marchand vendant son esclave : « **Le cri de joie, le cri de joie, achetez le cri de joie !** ». Notre cocher s'était retourné, irrité par ce vacarme, et nous avait enjoins de nous calmer. J'avais alors maladroitement tenté de me disculper auprès de mon fils. Je n'étais pas responsable de cette rupture. Je n'étais peut-être pas le mari idéal, il m'arrivait parfois de boire plus que de raison et de passer plus de temps avec mes copains qu'avec ma famille, mais je n'étais pas un mauvais bougre... Il rétorqua : « Maman t'avait tellement mis en garde, mais tu n'écoutes rien ! Ou plutôt **tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison** ».

Je songeais à tout cela alors que les pompiers arrivaient face à l'hôtel toutes sirènes hurlantes. Une troupe s'était formée et bavardait en tous sens. Dans l'appartement d'en face s'était joué un drame familial. Une femme avait défenestré son conjoint et ses enfants. Je ne pus m'empêcher de penser que la mienne m'avait épargné en me demandant de partir. Honteux, je refermai le rideau et appelai la réception pour commander 2 soupes de haricots et une bouteille de vin.

Le lendemain très tôt, j'ai quitté l'hôtel et cherché un endroit pour boire un café. A la table d'à côté, 2 enfants parlaient du fait divers de la veille : « Jeter ses enfants par la fenêtre, c'est horrible ! Comment une mère peut-elle faire une chose pareille ? **Les grandes personnes sont bien étranges !** »

J'ai regardé mon fils qui buvait son chocolat chaud et me suis commandé un whisky.

C'était la nuit.

La lune se leva comme un disque brillant, et une ombre terrible tomba sur le sol blanc. Une ombre gigantesque et terrifiante. L'astre lunaire jouait à cache-cache avec elle et les arbres de la forêt étaient autant de mains tendues vers le ciel, pour échapper à la ténèbre. **Dans le prolongement des bras tendus, les uns vers les autres, apparurent, entre ombre et lumière, des visages.** Des visages ronds, des visages lunaires, d'ombre et de lumière, entre les bras des arbres, tendus de tout leur être vers la lumière.

Je me réveilla soudain en sursaut.

J'étais en nage.

Ce n'était qu'un rêve, mais quel rêve !

Échapper à l'ombre, tendre vers la lumière... Que signifiait donc cette nuit agitée ?

Le lendemain, très tôt, j'ai quitté l'hôtel et j'ai cherché un endroit pour boire un café.

J'avais besoin de reprendre mes esprits, avant de poursuivre ma route. De goûter à la fraîcheur matinale. Car, dès que le soleil se levait, je le savais, **la chaleur était torride dans la vaste plaine.** Et j'avais besoin de reprendre des forces.

Attablé à l'unique terrasse du village où j'avais trouvé l'unique hôtel de la région, je sirotais mon café, encore ensuqué par ma nuit tourmentée.

« **Le Cri de Joie ! Le Cri de Joie ! Achetez le Cri de Joie !** », cria soudain à pleine voix un adolescent mal dégrossi, surgi d'on ne sait où, à quelques mètres de moi. Il agitait de sa main droite ses journaux et parcourut la rue à grandes enjambées. Il disparut aussi brutalement qu'il était apparu.

Pendant un cours instant, sa voix qui hésitait encore entre le grave et l'aiguë, me sortit de ma torpeur et me donna l'impression que le village allait reprendre vie. Mais bientôt, elle fut avalée par le silence, et moi, par mes pensées...

Pas un bruit. À peine le cliquetis de ma cuillère dans la tasse.

À cette heure matinale, j'étais l'unique client du café, Je me donnais l'impression d'être une météorite tombée par hasard dans ce coin reculé de la

planète. Un genre d'OVNI, un objet non identifiable... Pas certain d'appartenir à la même humanité que cette serveuse qui m'avait regardé en coin avant de se décider à me servir mon café.

Sans un mot.

Pas un mot. Surtout pas de mot... comme si un mot, une parole auraient risqué de déchirer le voile du silence, d'inciter à dépasser la crainte que la vérité ne soit révélée, d'enfreindre des interdits, la pesanteur des non-dits dans lesquels nous nous trouvions pris au piège, elle comme moi, ainsi que tous les habitants de ce village... Mais, de quel secret, de quelle honte inavouée et inavouable, la femme, le café, le village tout entier, étaient-ils porteurs ? Le silence nous tenait en ses filets, tel une araignée en sa toile... Nous ne pouvions lui échapper !

« Le Cri de Joie »...

Ma pensée suivait un tracé qui lui était propre, c'est-à-dire difficile à suivre... Rien de rationnel, pas davantage que ce rêve qui m'avait réveillé au milieu de la nuit, ce village avec ce café à la terrasse duquel j'observais, le surgissement du crieur de journaux, le silence qui a suivi...

« Le Cri de Joie ». Je me mis à rire intérieurement. Quel contraste en effet avec cette atmosphère de lenteur, de pesanteur... de non-vie ! Et quel contraste avec mon rêve de cette nuit ! Évoquer la joie, ici, c'était tout simplement surréaliste ! Quant au cri... Même le cri de colère ou de révolte était tabou ! Lui aussi, ce jeune garçon à la voix qui oscillait entre l'ombre et la lumière, lui aussi était une météorite tombée du ciel... un innocent au pays des coupables...

[Fin 1 - Lue en atelier, légèrement modifiée]

Et soudain, dans ce silence étrange et oppressant, le bruit d'une conversation, comme venue d'un autre monde : « **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison !** ». Une voix de femme, peut-être s'adressant à son mari. Je n'entendis pas de réponse, mais la remarque me parut étrange... Être à l'écoute de ses démons plutôt qu'à la raison... C'était bien une remarque de « grande personne », sage et raisonnable. Et pourtant, même **les grandes personnes sont bien étranges**. bien plus Irrationnelles qu'elles ne le prétendent ! Mais le plus étrange, c'est que moi-même, attablé à ce café de l'autre bout du monde, je n'ai cessé depuis une demi-heure de noter toutes ces étrangetés, dont je me délecte et dont je fais moi-même partie !

[Fin 2]

« **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison !** ».

Pourquoi, en cet instant, cette remarque de ma mère me revenait-elle en mémoire ?

C'était ce qu'elle me disait lorsque je rêvassais et que je n'écoutais pas ce qu'elle me disait. Qu'est-ce que je n'ai pas écouté dans ce silence de plomb ? Quel démon ai-je encore suivi ? Celui de mon imagination ? Celui de mon goût pour la rêverie ? J'ai imaginé que ce village était porteur d'un secret, parce que je m'y suis senti seul, étranger, voire rejeté. Mais, qu'est-ce que j'en sais ? Ne suis-je pas, une fois de plus, le jouet de mon imagination ? Ma mère n'avait-elle pas raison de me mettre en garde ? Lorsqu'elle me reprenait ainsi, je me disais en moi-même : « **Les grandes personnes sont bien étranges !** Maman me dit que je n'écoute que d'une oreille, mais elle, elle n'écoute d'aucune oreille ! Ni de l'imagination, ni de la raison ! Ni moi, ni personne ! Elle donne des ordres. Sans réfléchir. Parce qu' « il faut ! ». Il faut faire ceci, il faut faire cela, mais elle, le fait-elle ? Ne suit-elle pas, elle aussi, ses propres démons ? ». Oui, sous mes airs d'enfant sage et résigné, j'étais révolté. Et décidé à ne pas devenir une « grande personne » ! Alors, peut-être que ce village n'est pas du tout porteur d'un secret, peut-être que le silence dont il est enveloppé n'est dû qu'à l'heure matinale du jour et qu'il faut encore attendre qu'il se réveille... Peut-être... Mais une chose est certaine. En écoutant mon intuition, en écoutant mon imaginaire et mes démons, je trouve que j'ai pas mal réussi dans mon entreprise à ne pas devenir une grande personne !

Et j'en suis très fier !

Je marchais depuis deux heures déjà. L'air s'était refroidi après le coucher du soleil. Les étoiles s'allumèrent une à une. **La lune se leva comme un disque brillant et une ombre terrible tomba sur le sol blanc.** Telle une armée, les arbres peuplant la forêt se dressaient devant moi. **Dans le prolongement des bras tendus les uns vers les autres apparurent, entre ombre et lumière, des visages.** Les visages de mes parents décédés.

Je me réveillai en nage en plein milieu de la nuit. Cela faisait plusieurs mois que je faisais ce rêve et chaque fois il me perturbait. **Le lendemain, très tôt, j'ai quitté l'hôtel et cherché un endroit pour boire un café.** Contrairement au cauchemar de la nuit passée, **la chaleur était torride dans la vaste plaine.** Je m'étais rendu sur le lieu de rencontre de mes parents pour comprendre mes origines. C'est ici qu'ils s'étaient regardés pour la première fois. Ma mère vendait de la bonne humeur : « **Le cri de joie ! Le cri de joie ! Achetez le cri de joie !** ». Mon père pratiquait la divination. Elle était entrée dans la roulotte de ce dernier. Il avait mélangé les cartes, elle en avait tiré trois. Une fois les cartes retournées sur la table, seuls les mots suivants étaient sortis de la bouche de mon père : « **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons tandis que l'autre reste sourde à la raison** ».

Depuis cette phrase, ils ne s'étaient plus quittés et j'étais né de leur union. Enfant, lorsqu'on me contait cette histoire à l'orphelinat, je me disais : « **Les grandes personnes sont bien étranges** ».

Aujourd'hui, je me trouvais dans l'ambiance mystérieuse et magique de cette plaine et leur histoire prenait tout son sens.

Après cette journée incroyable, pour me détendre je me rends près de la plage. Perdu dans mes pensées, je ne remarquai pas le soleil se coucher. La nuit avait déjà bien gagné sa bataille contre le jour, quand soudain, sortant des nuages **la lune se leva comme un disque brillant et une ombre terrible tomba sur le sol blanc.**

Mon esprit reprenant son bon sens, je remarque que je ne suis pas seul. Beaucoup de touristes, nombreux à cette époque, sont venus profiter de la fin du jour. Je les distingue mal au début, puis, **dans le prolongement des bras tendus les uns vers les autres, apparurent entre ombre et lumière des visages.** Certains de ces visages m'interpellent... Je crois les connaître ! Où nous sommes-nous rencontrés ? Ou ai-je l'impression de déjà-vu comme il arrive quelquefois.

Un peu troublé, je me dirige vers le seul petit hôtel de ce secteur. Je n'ai pas le choix si je veux gagner du temps demain.

Le lendemain, très tôt, j'ai quitté l'hôtel et j'ai cherché un endroit où boire un café. J'avais un grand besoin de me remettre les idées en place.

Depuis je marche, le soleil devient mordant au fur et à mesure de son avancée. Je sais que dans cette région, **la chaleur est terrible dans la vaste plaine** dans laquelle je me suis engagée. Ma tête surchauffée me fait souffrir, il me faut trouver un peu de fraîcheur si je ne veux pas qu'elle éclate.

J'avise un petit bosquet et m'y rends, un peu sonné !

Près de ce lieu de paix, des enfants jouent en se poursuivant et en criant « **Le cri de joie ! Le cri de joie ! Demandez le cri de joie !** ».

Deux adultes, sans doute les parents, tentent de calmer les petits diabolins qui font comme s'ils vendaient un éphémère journal. Les parents s'amusent de ce gag et réussissent à les éloigner de ce que je pense être MON bosquet.

Je vais m'y allonger avec plaisir et joie. Dans ce lieu qui a gardé la fraîcheur de la nuit sous sa ramure, je ne tarde pas à couler à pic dans un sommeil apaisant.

Je me retrouve dans mon enfance et comme souvent, face à mon père qui me gronde et, me retenant par un bras, me dit d'une voix forte : « **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons tandis que l'autre reste sourde à la raison** ».

Tout se brouille, mon père disparaît, me laissant face à mes démons...

Heureusement, je me réveille de ce rêve récurrent.

M'étirant, je réalise que, comme souvent, mon père disparu depuis longtemps, avait raison sur mon attitude.

Les grandes personnes sont bien étranges, pensai-je, elles devinent beaucoup de ce que nous ressentons enfants. Ainsi maman me disait « c'est mon petit doigt qui me l'a dit. Ce qui me laissait dans une grande perplexité.

Je me relève et reprends mon chemin.

La lune se leva comme un disque brillant et une ombre terrible tomba sur le sol blanc. Je n'étais pas seule sur la place, je percevais des bruits de pas, des murmures, des frôlements, des effluves de parfums bon marché et des odeurs de sueur. Mes yeux s'habituaient et j'aperçus des mouvements comme des branches agitées par le vent, je compris qu'il s'agissait d'un groupe de danseurs les bras levés vers le ciel. **Dans le prolongement de ces bras tendus les uns vers les autres apparurent, entre ombre et lumière, des visages.** Des tâches de lumière les éclairaient ne révélant qu'une partie de leurs figures, la bouche colorée d'une femme, les yeux d'un bleu électrique d'un jeune homme et les cheveux crépus d'un autre. Je ne parvenais pas à reconstituer un corps en entier. Ils étaient sans doute une dizaine à se mouvoir entre les arbres. Une faible musique leur donnait le rythme mais quelqu'un monta le son et la musique s'accéléra. Je restai là, comme hypnotisée par cette scène surréaliste.... Des danseurs dans ce lieu, perdu au milieu de nulle part. Mais d'où venaient-ils ? Puis fatiguée et inquiète, je retournai à mon hôtel, poursuivie par le son et les images de cette scène étrange.

Le lendemain, très tôt, j'ai quitté l'hôtel et cherché un endroit pour boire un café. Mais comment pouvais-je imaginer trouver un café ici ? Le bar de l'hôtel était fermé et sans doute depuis très longtemps. En passant devant la porte maintenue entrouverte par une caisse de bouteilles vides, j'avais pu voir des tables renversées, des chaises entassées et un sol recouvert d'immondices. Je sortis et errais dans les rues sans trouver de quoi me restaurer.

J'avais été débarquée la veille dans ce village perdu au milieu de la pampa. Le car qui devait m'amener à Saltera où je devais retrouver ma famille était tombé en panne dans l'après-midi. D'un geste fatigué, le chauffeur m'avait montré la façade décrépie de cet hôtel minable. Le car était toujours garé à l'entrée du patelin. Qu'allais-je devenir ?

La chaleur était torride dans la vaste plaine. Tout à coup, j'entendis crier au loin « **Le cri de joie ! Le cri de joie ! Achetez le cri de joie !** ». Quelques visages hilares aux bouches édentées apparurent sur le seuil des maisons. Avec quelques mots, on m'expliqua qu'il s'agissait du « loco » du village, il avait été vendeur de journaux dans la capitale, interné, puis son village l'avait accueilli à sa sortie. Depuis il parcourait les rues en terre battue en proposant son journal imaginaire qui suggérait qu'il existait une vie moins misérable.

Ces cris me rappelèrent le marché forain où j'accompagnais mon grand-père pendant les vacances. Plusieurs membres de notre famille avaient hérité de ses colères, et toute mon enfance j'ai entendu ma grand-mère répéter à l'un ou l'autre : « **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison** ». Le monde des adultes me semblait bien inquiétant et, ici, comme dans mon enfance, je me dis que : « **Les grandes personnes sont bien étranges** ».

La lune se leva comme un disque brillant, et une ombre terrible tomba sur le sol blanc. C'est ainsi, je crois, que je me suis endormi faisant des rêves étranges peuplés de créatures bizarres aux ailes blanches. Elles venaient et m'emportaient vers le ciel. J'aurais dû être effrayé, mais curieusement je ne l'étais pas.

La nuit m'a paru durer si peu, pourtant j'avais bien dormi. J'ouvrai un œil, encore à moitié endormi et dans le prolongement **des bras tendus les uns vers les autres apparent, entre ombre et lumière, des visages.** Cela a fini de m'éveiller complètement, car des visages, cela faisait un moment que je n'en avais pas vus.

A présent bien éveillé et suffisamment effrayé pour commencer la journée s'annonçant aussi difficile que la précédente, je décidais de me lever.

C'était le lendemain, très tôt. J'ai quitté l'hôtel et cherché un endroit pour boire un café. La chaleur était torride dans la vaste plaine.

Le soleil, fidèle à son image, astre brillant, brûlait, rendant difficile ma progression à la recherche d'un abri qui me permettrait de boire un café, mais aussi de manger, et de prendre une douche, on peut rêver !

Je ne rencontrai pas âme qui vive et la peur était présente en moi. Tout en marchant, je pensais à ce qui avait pu se passer pour que je me retrouve ici, errant, depuis des jours sans rencontrer personne. Pas même quelques zombies pour me donner le change. Je pensais que je devenais fou.

Le cri de joie, le cri de joie, achetez le cri de joie ! Je riais tout en me souvenant qu'il n'y a pas si longtemps, nous les gosses, vendions notre journal à la criée. Cela me paraissait si loin, et pourtant, si j'en crois mon décompte seulement 3 jours sont passés.

Tout en continuant de marcher, péniblement, sous le soleil torride, je regardais mon nouveau décor. Cette vaste plaine, sèche, aride, où rien n'a l'air de pousser, je me demandais où je pourrais me restaurer et boire. La bouteille d'eau que j'avais miraculeusement trouvée à l'hôtel était presque vide, et je voyais mon avenir bien sombre.

Si ma sœur était là, elle me dirait : « **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison** ». J'aimerais bien la voir ici, seule, perdue et errante on ne sait pour où et ni pour quelle raison. Impossible de se raisonner dans un tel environnement, seuls les démons font entendre leurs voix.

Néanmoins je continuais de marcher, espérant trouver de la vie, je soupirais :
Aaah **les grandes personnes sont bien étranges**. C'est ce que dirait le Petit Prince s'il entendait ma sœur, et ça me faisait sourire, seul sur mon chemin.

« **La lune se leva comme un disque brillant et une ombre terrible tomba sur le sol blanc** ». Où avais-je lu ou entendu cette phrase ? Je tourne et retourne la question dans ma tête. Etat de grande confusion ce matin. Difficulté à réfléchir. Légère oppression. Que se passe-t-il ?

Je me concentre pour trouver la réponse et me reviennent les images de cette terrible nuit : un horrible cauchemar. Voilà d'où vient mon malaise.

Mon rêve avait pourtant bien débuté par une agréable promenade dans les bois. Tout y était, l'odeur de la mousse, le soleil jouait à cache-cache avec les feuilles. Un sentiment de détente.

Puis, tout à coup, les arbres ont pris des allures humaines, inquiétantes. **Dans le prolongement des bras tendus vers les autres apparurent, entre ombre et lumières, des visages.** Des visages terrifiants.

La panique me prend aux tripes. Je cours pour essayer de m'échapper de cette ambiance maléfique et effrayante. Mes pieds se prennent dans des racines qui me font volontairement chuter. Il faut à tout prix que je m'éloigne de cet endroit. Je conjugue tous mes efforts pour me sauver de cette épouvantable forêt.

Je cours, je marche longtemps. Je cours. Loin...

Je découvre enfin, dans un petit vallon bien caché, un village accueillant qui me semble bien paisible.

Epuisée, assoiffée, affamée, je trouve un hôtel pour passer la nuit et me remettre de ces émotions.

Après une nuit agitée, à essayer de comprendre les événements, **le lendemain, très tôt, je quitte l'hôtel et cherche un endroit pour boire un café.**

Je marchais, encore, longtemps, dans un paysage changeant. Parfois agréable, parfois hostile.

Des collines douces et verdoyantes. Des canyons abrupts et dangereux.

La chaleur était torride dans la vaste plaine.

Après avoir marché ce qui m'avait paru un temps interminable, là, planté au milieu de nulle part, se dresse un bar, improbable, vaisseau fantôme.

Je tiens à boire mon café et j'entre avec appréhension.

Un clown, effroyablement moche, fait office de serveur. Il hurle : « **Le cri de joie ! Le cri de joie ! Achetez le cri de joie !** ».

Interloquée, je m'installe à une table et lui commande un café. L'occasion de me poser et de m'interroger sur la situation impénétrable que je vis depuis deux jours.

Que se passe-t-il dans ma vie ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Toute à ma réflexion, harassée par une nuit sans sommeil et mes longues marches, je glisse inéluctablement vers une douce torpeur. Quelques minutes de repos bien mérité qui me font le plus grand bien.

Malheureusement interrompue par une voix étrange qui me chuchote à l'oreille : « **Tu n'écoutes que d'une oreille, celle que tu prêtes volontiers à tes démons, tandis que l'autre reste sourde à la raison** ».

Quelle phrase énigmatique ! Dois-je y voir un message ? Tout ceci rajoute à mon état de désarroi. Et devient inquiétant. Très troublant. Je ne comprends rien.

Soudain un bruit strident se fait entendre. J'ai beau me boucher les oreilles pour ne pas l'entendre, il est bien présent. Perçant !

Et je me réveille à nouveau... C'est l'alarme de mon téléphone qui me rappelle l'heure de partir au boulot !

Enfin, le retour à la vraie vie, dans le monde réel. Soulagement.

Mais pourquoi notre cerveau nous plonge-t-il dans ces états de tourments insensés ? « **Les grandes personnes sont bien étranges** », comme dit le Petit Prince.